

Noémie Saglio, la famille en plan large



C'est l'une des scénaristes et réalisatrices les plus drôles et les plus justes de sa génération. Entre réalité et fiction, la trame familiale est au cœur de sa réflexion. Avec Noémie, nous avons parlé de nos imperfections à cultiver, de la maternité à composer et des clichés qu'il faut déplacer, action par action.

Mots AMANDINE GROSSE – Photos STANISLAS LIBAN

Elle écrit, réalise, produit des films et des séries pour le cinéma et Netflix. *Connasse* (avec Camille Cottin), *Parents d'élèves*, *Toute première fois*, la série phare des trentenaires *Plan cœur...* c'est elle. Une écriture décomplexée, drôle, pile dans son époque, infusée dans un féminisme concret où les personnages de filles ne se réveillent pas avec un wavy et ne sont pas sauvées par un mauvais garçon. Fin janvier sur Netflix, *Super Mâles* a déconstruit Manu Payet auprès des abonnés conquis par sa nouvelle série. Dans la vie, Noémie aime raconter des histoires à ses fils Milo et Vadim, et suivre celle de son ado, Ève. Sur nos écrans, elle imagine des récits qui parlent de nous, nos familles choisies, nos liens, nos maladroites, nos chaos parentaux et nos innombrables paradoxes. « *Petite, je voulais être écrivain, puis journaliste.*

À Sciences Po, j'ai écrit mon mémoire de sociologie en inventant un peu les protagonistes. Je me suis très vite dit que je pouvais facilement fictionner la réalité. » Si Noémie n'avait pas brillé au cinéma, elle aurait été institutrice : « *pas pour transmettre, ça je ne sais pas si c'est mon fort (rire), mais parce que j'adore la compagnie des enfants. On est très nombreux dans la famille. Ma petite sœur Clémence, avec qui j'ai sept ans d'écart, a été mon premier bébé. On a tous grandi au Sénégal avec l'idée qu'il faut un village pour élever un enfant. Aujourd'hui, c'est pareil avec mes amies. »*

« Une famille comme la mienne, ça fait plus de gens qui t'aiment. »

Sur le papier, la vie de Noémie n'est pas loin de ressembler à une série qu'on adorerait regarder. Maman de trois enfants issus de trois amours différentes, elle vit

« Quand ma fille est née, je me suis dit que plus jamais je ne la laisserais une seule seconde pour quelque chose qui ne me rendrait pas intégralement heureuse. »



aujourd'hui avec Boris, papa de Vadim, 3 ans, le petit dernier d'une famille joliment composée. À l'image de son enfance aux côtés de ses neuf frères et sœurs. « Je suis la seule de la fratrie à ne pas être une "même père, même mère", comme on aime dire chez moi. Mais ils ne sont pas mes "demi" pour autant. J'ai juste dû faire un petit effort pour trouver ma place. Aujourd'hui, même si tout n'est pas toujours rose et qu'on exprime nos désaccords, je suis celle qui s'entend le mieux avec tout le monde. » Parce qu'elle est bien placée pour dire que chaque mot compte, Noémie s'attache

dans la vie comme dans ses films à parler de la famille telle que chacun la construit, sans mots ajoutés qui viendraient la cloisonner : « J'ai une famille, pas une famille recomposée. Cette idée de famille choisie et propre à chacun transpire dans tout ce que je fais. J'ai envie que les gens se rendent compte de la tendresse et de la force qu'il y a dans toutes les relations interfamiliales. » Quand on rencontre Noémie, Boris et leurs enfants, on sent la joie en toile de fond d'une aventure qui rebat les cartes à chaque étape. Comme dans tous les schémas. À cela s'ajoute sans doute une croyance irréfutable : quand les liens se multiplient, l'amour aussi. « S'il est clair que chacun a son rôle – un beau-père n'est pas le père, par exemple –, je défends l'idée qu'une famille comme la mienne fait que tu as plus de gens qui t'aiment, en dépit des galères. C'est ce que je répète à mes enfants quand il y a des questionnements. »

« Ne pas toujours penser à ses enfants, c'est agréable. Il faut l'assumer. »

D'aussi loin qu'elle s'en souvienne, Noémie a toujours voulu être mère. « À 13 ans, j'écrivais des lettres à mon futur enfant. » L'arrivée de sa fille Ève à 26 ans s'impose comme une source de joie et un énorme moteur : « Avant qu'elle naisse, je n'arrivais pas à m'y mettre. Quand elle est née, je me suis dit que plus jamais je ne la laisserais une seule seconde pour quelque chose qui ne me rendrait pas intégralement heureuse. » Si elle n'élève pas sa fille avec le papa, Noémie convoque instinctivement son village : « J'étais très aidée par ma mère et mes sœurs, et puis, deux ans après l'arrivée de ma fille, j'ai rencontré mon bras droit dans la vie : ma nounou Fati. Depuis, elle est toujours à nos côtés. Sans elle, je n'aurais pas pu faire ce que j'ai entrepris. » Aujourd'hui,

Ève a 17 ans, Milo, 6 ans et demi, et Vadim, 3 ans. Je demande à Noémie s'il lui semble difficile de se consacrer à ce qu'elle aime faire et être dans la vie. Pas tant sur l'organisation mais sur l'espace mental : « Je passe énormément de temps avec mes enfants car je ne sors jamais le soir et je m'organise pour être présente à l'heure du bain. Mais la journée, quand je bosse, il m'arrive de me rendre compte que je n'ai pas pensé à eux plusieurs heures. Ces moments-là sont très agréables. L'injonction qui consiste à dire qu'il faudrait penser à ses enfants à chaque instant n'est pas viable et me paraît

Photo : Stanislas Liban

hypocrite. J'ai passé une semaine sans eux à l'Alpe d'Huez en tant que membre du jury du Festival, ça m'a fait un bien fou. Il faut l'assumer. » Nous abordons ensemble la question de la santé mentale, de cette culpabilité qui coule dans nos veines et du sentiment étrange de se regarder jouer à la mère quand, dans nos têtes, nos 20 ans demeurent intacts. « La vingtaine et la trentaine sont des périodes hyper dures pour la santé mentale. Je ne connais pas de femme qui n'ait pas eu besoin d'être aidée à un moment. Aujourd'hui, à 42 ans, j'arrive un peu à m'apaiser et surtout je pratique le bouddhisme qui me remet bien au clair dans mes projections. » Quand on est mère d'enfants aux âges si différents, est-ce que le cahier des charges est multiplié par trois ? « L'année de 3^e de ma fille a été assez difficile, pour moi comme pour elle ! Quand on en reparle, elle me dit que j'étais folle à cette période et moi je dis la même chose d'elle. Il y a eu changement de sphère, une bascule. C'est très difficile de savoir ce qu'on empêche et ce qu'on laisse passer, sans parler des réseaux sociaux, des dérives, des limites dont on dispose pour les protéger de tout ça sans les déconnecter de l'époque. En parallèle, le terrible two de Vadim m'a semblé simple à gérer. Certainement parce que j'avais mal vécu celui de Milo, en plein dans un contexte de séparation. Pour Vadim, on est deux, et comme Boris admet ne pas avoir de patience face aux crises, je contrebalance naturellement en prenant de la distance. C'est souvent comme ça dans le couple, non ? »

« Rom com » post #metoo et éducation féministe

Dans le tourbillon d'un *test and learn* permanent, entre convictions et improvisations, comment s'emparer des sujets d'éducation féministe, d'inclusivité, d'affranchissement des regards omniprésents alors même que l'on a grandi dans une société qui invisibilisait ces sujets ? À 30, 40 ans, on compose avec nos apprentissages et nos transmissions, non ? « Oui, c'est très compliqué de réfléchir à ce sujet. Je me prends la tête pour remettre en cause des choses qui, dans mon enfance et même dans ma jeune vie d'adulte, n'ont jamais été questionnées. C'est tellement complexe que je n'arrive pas à le théoriser. » Un sujet qui trouve écho dans le genre de la « rom com » que Noémie Saglio réinvente pour en tordre les conditionnements et les clichés : « La comédie romantique post #metoo est devenue un genre très délicat à traiter. Dans les années 1990-2000, on a été biberonné au mec cool qui rencontre une fille hyper mignonne qui, elle, est artiste, très douce. Ou au bad boy qu'une fille super gentille arrive à changer. Pas d'aspérités dans les personnages féminins, peu d'humour, pas d'hystérie et pas de vrais gros mots. Aujourd'hui, dans la fiction populaire, si on veut faire évoluer

les croyances, on est obligé de prendre les gens par la main à l'endroit où ils se situent dans leur déconstruction. On arrive à montrer autre chose mais, pour cela, il faut s'attacher à déplacer les idées, les rôles, les messages, dans la fiction comme dans la vie. Dans mes films, vous ne verrez jamais de fille qui se réveille maquillée et coiffée, ou bien d'orgasme vaginal. Parce que ça n'existe pas. » Au fil de la discussion, la relation mère-fille revient souvent, sans doute parce qu'être parent, c'est se trouver, à un moment, à un carrefour entre ce que l'on transmet et ce qui se construit, s'invente ou s'oppose chez nos adolescents. Une génération qui n'a pas encore 20 ans et nous replonge par ses codes dans les années 1990 (faux ongles, *crop top*, *make-up*). Une crise d'ado vintage pour mieux rebondir ensuite ? En parlant de crise, celle de la quarantaine est passée non sans heurts chez Noémie, et qu'en est-il aujourd'hui ? « J'ai l'impression d'être hyper bien en place dans ma vie avec les enfants, mon mec, mon travail. J'en profite parce que ça n'a pas toujours été le cas. » L'interview s'achève, et si la vie de Noémie tourne autour de la fiction, chez elle, rien n'est fake. ●



Photo : Stanislas Liban